

L'élève et son professeur de Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncoeur

Roland Bourneuf

Numéro 135, été 2014

Pierre Vadeboncoeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

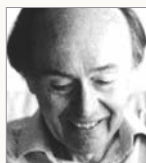
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

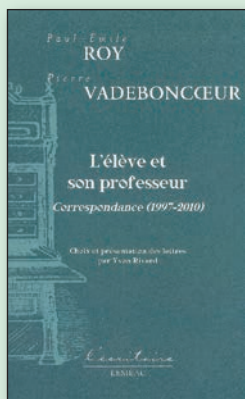
Bourneuf, R. (2014). *L'élève et son professeur* de Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncoeur. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (135), 32-34.

L'élève et son professeur de Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncœur



Par
Roland Bourneuf*

Cette correspondance¹ met en rapport deux hommes unis par une profonde estime réciproque, opposés par maints aspects mais complémentaires, qui pendant 25 ans échangent, se stimulent dans une exigeante recherche de la vérité.



Mercredi 5 février 2003

Un leader ? Mais un leader ne détermine rien par lui-même. Lévesque en était un. Mais notre peuple, d'une part, est viscéralement trop mou ; d'autre part, il est entouré d'obstacles trop puissants. Alors, vous comprenez, un leader... Il déterminerait tout au plus un frisson – un autre frisson ! Il y eut pourtant une occasion : 1976, 1980. Nous l'avons ratée. Malraux, conversant avec De Gaulle : « Il serait temps d'analyser un facteur décisif de l'Histoire : le moment où le courant passe. [...] Parfois il s'en va aussi rapidement qu'il est venu. » (Malraux, *La corde et la souris*, « Folio », Gallimard, 1976.) Maintenant nous sommes passés par-delà.

p. 368-369

Un premier volume couvrait la période de 1984 à 1997, le deuxième aussi substantiel prend le relais jusqu'à 2010 : la dernière lettre de Pierre Vadeboncœur est particulièrement émouvante puisqu'elle précède d'un mois sa mort. Bien qu'il soit malade sans trop l'avouer, sa force intellectuelle est intacte, agile, toute préoccupée des questions essentielles qui ont traversé sa vie, inquiète et vigilante, teintée d'un humour savoureux qui l'amène à rire de lui et de ses « élucubrations ». Cette correspondance lui est devenue avec les années « un lieu de sérénité », « une des choses qui [l']aident à vivre », où il se livre en toute confiance même si parfois il fait silence sur sa vie intérieure secrète. Paul-Émile Roy le relance, parfois le conteste, l'amène à nuancer des affirmations trop radicales, apporte les richesses de sa vaste culture nourrie des Anciens, de philosophie, de littérature moderne, de son expérience pédagogique qu'il rassemble et formule dans ses propres essais. En fait, avec les années, le rapport entre les deux hommes s'est inversé, comme le fait pertinemment

observer Yvon Rivard, qui a intitulé le premier volume *L'écrivain et son lecteur* et celui-ci *L'élève et son professeur*. Face à son correspondant, Vadeboncœur reconnaît avec humilité les lacunes de sa propre culture et va jusqu'à dire : « Je ne me tiens pas en grande estime ». Et cependant quelle vigueur, quelle passion, quelle clarté de la pensée, quel amour de la vie !

Tous deux se racontent : Paul-Émile Roy dans ses modestes origines, Vadeboncœur dans son passé plus bourgeois ; ils parlent de leur formation, de leurs engagements respectifs, des êtres qu'ils ont rencontrés, dans l'enseignement pour celui-là, la lutte syndicale, puis la vie politique et littéraire pour celui-ci : documents de première main pour comprendre le Québec pendant plusieurs décennies. Mais, on le devine, l'essentiel ne réside pas dans un échange de souvenirs. Les grands thèmes du premier volume se prolongent ici. La crise spirituelle du Québec que Vadeboncœur juge « finie », car il ne voit pas « un seul indicateur qui dise le contraire. Postmodernisme, chute de la démographie, dissolution des héritages, ruine du système d'édu-

cation, influence incessante de l'audio-visuel, mœurs dévastées, disparition de la famille, réduction de la faculté d'attention, fin des structures sociales de base ». Ce diagnostic radical et douloureux, il l'avait déjà porté dans ses derniers essais (*Vivement un autre siècle*) mais il ne concerne pas seulement le Québec dans sa dépression chronique : le mal gangrène la France qu'il aime tant et l'ensemble de l'époque « postmoderniste », notion sur laquelle les deux correspondants s'interrogent et parfois ironisent. Et Vadeboncœur – impénitent don Quichotte qui se tourne lui-même en dérision – part en guerre contre la

« culture » contemporaine, fabriquée, stéréotypée, vide. Les années n'ont pas émoussé sa verve, sa pugnacité et sa drôlerie, comme en témoignent aussi les incidents de la vie quotidienne qu'il rapporte, tout comme des silhouettes dessinées au vol dans une salle d'attente ou un musée, d'une étonnante justesse et qui réjouissent son correspondant. Certes, il ne considère pas ces croquis comme des œuvres mais il revient cependant à une réflexion sur l'art conduite dans les dernières années. « Il faut prêter à une œuvre d'art, dit-il, sans chercher à la prendre à défaut. » Donc en vivre, ce qui disqualifie une bonne partie de la criti-

que, qu'elle soit picturale ou littéraire, toujours portée à intellectualiser à vide. Les deux hommes tombent d'accord, l'enjeu est bien de vaincre l'inculture contemporaine mais Vadeboncœur ne se complait jamais dans une vision nostalgique du passé : « [...] même à mon âge je suis tourné dans l'autre sens ».

Ce devoir humaniste est peut-être une de ses rares certitudes acquises à force d'expérience et de réflexion. Mais celles-ci se dérobent quand Vadeboncœur entre dans le champ de la spiritualité. Alors qu'il admire et même envie la fermeté doctrinale de Roy, lui-même se considère homme de doute mais sur le

Jean-Marc Pottle et Pierre Vadeboncœur

UNE AMITIÉ IMPROBABLE

CORRESPONDANCE 1963-1972

Lux, Montréal, 2012, 96 p. ; 15,95 \$

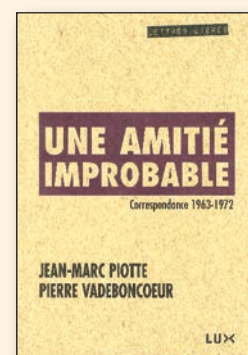
La référence que fait le titre au côté improbable de cette amitié fait lever plusieurs questions. Que Jean-Marc Pottle et Pierre Vadeboncœur soient de générations et d'intérêts différents, cela est manifeste, mais depuis quand les amitiés doivent-elles ne relier que des clones ? Par ailleurs, puisque les deux hommes se sont rapidement appréciés et que leurs propos ont presque toujours été, malgré les divergences, empreints de sollicitude et de respect, pourquoi l'improbable échange épistolaire s'est-il asséché après une quinzaine de lettres du plus jeune et une dizaine de l'ainé ? L'introduction de Jacques Pelletier laisse sobrement flotter ces questions.

Que l'amitié fût là, les lettres ont tôt fait de le manifester. On parle revues, vacances, lectures, rencontres avec chaleur et affection, même si, au début des échanges, Pottle a 23 ans, Vadeboncœur 43. Les différences feront surface, mais la verdeur abrupte de Pottle ne rencontre qu'esquive de la part de son vis-à-vis. « J'ai l'impression, écrit Pottle avec paternalisme, que tu confonds différents problèmes » ; « Tu mélanges, poursuit-il, la théorie empiriste et la théorie behavioriste, en accordant la priorité à cette dernière. Bref, tu proposes une méthode d'aveugle ». Aucune riposte (connue) de Vadeboncœur dont la sérénité semble résister à tout. Peu à peu, pourtant, l'improbable amitié semble évoluer vers des trajectoires

détachées. Pottle écrit de longues lettres où s'expriment de sèches préoccupations idéologiques et qui manifestent une irrésistible propension à l'analyse cérébrale ; Vadeboncœur, nourri d'intuitions et capable de regards multiples, parle de tout, de peinture et de loisirs aussi volontiers que de syndicalisme. L'amitié survit, mais les dénominateurs communs s'étiolent.

La collection dans laquelle prend place cet échange épistolaire répugne heureusement à multiplier les notes infrapaginales. Jacques Pelletier, en présentant les acteurs et leurs œuvres, et en fichant en mémoire quelques repères chronologiques, se montre sagement laconique. Peut-être trop parfois. C'est le cas, par exemple, lorsque Pottle et Vadeboncœur se livrent à une surenchère de méchancetés aux dépens de Robert Sauvé, sans qu'on nous dise de quoi le duo le trouve coupable. La note qui le concerne est d'une discrétion frustrante. Sauvé fut, en effet, après son départ de la CSN, non pas haut fonctionnaire à la CSST, mais grand patron de l'organisme. Il fut aussi sous-ministre du Travail auprès du débordant Maurice Bellemare. Il ne fut donc pas un acteur négligeable dans le monde des relations de travail. **NB**

Laurent Laplante



chemin de la foi. Il se déclare « le dernier croyant et le premier sceptique » ou encore « à moitié croyant, à moitié agnostique ». En ce sens la correspondance accompagne et reflète la pensée qui nourrit les ouvrages de cet intervalle temporel : comme dans *Essais sur la croyance et l'incroyance, L'humanité improvisée, La clef de voûte*, puis *Fragments d'éternité* Vadeboncœur ne cesse, pour tenter de voir clair à travers son correspondant, de réexaminer sa position, à tel point que ce questionnement occupe la plus grande partie de l'échange épistolaire aux dernières pages de ce volume. Les deux hommes trouvent leurs références chez saint Augustin, Blaise Pascal, Charles Péguy, Paul Claudel, Simone Weil – qui n'entraînent pas nécessairement chez eux une adhésion du même ordre. À la vision parfois noire de Vadeboncœur, Roy répond inlassablement : certes « le

monde est un cimetière, une mécanique. Il est tout aussi vrai de dire qu'il est une célébration, sans quoi l'art ne serait pas. Le monde est célébration de l'Être ».

Faut-il dans ses dernières lettres lire chez Vadeboncœur une angoisse face à la mort ? Il ne semble pas. Plutôt un regard toujours lucide et le sentiment d'une urgence qui ne se relâche pas, jamais absente de l'œuvre mais devenue plus sensible et qui trouve son expression dans l'acte d'écrire « pour apprendre, pour découvrir, pour réaliser, pour exister davantage ». Faire de Vadeboncœur un mystique ? Encore faudrait-il, puisque le mot apparaît dans ces lettres, savoir quel sens lui donner.

Il se demandait que faire de cette correspondance, pensant même la détruire. Grâce à Yvon Rivard, nous l'avons sous les yeux. Rare, inépuisable

aubaine. Plus de 300 lettres échangées par des esprits vigilants et passionnés nous encouragent à cheminer pour notre propre compte. Leur lecture fait du bien. **NE**

1. Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncœur, *L'élève et son professeur, Correspondance (1997-2010)*, Choix et présentation par Yvon Rivard, Leméac, Montréal, 2013, 563 p. ; 37,95 \$.

***Roland Bourneuf**, écrivain et ancien professeur de littérature à l'Université Laval, a publié une dizaine d'ouvrages dont *Le chemin du retour* (1996), *Venir en ce lieu* (1997), *Le traversier* (2000), *L'usage des sens* (2004), *Pierres de touche* (2007 ; Prix Victor-Barbeau 2008), et *L'ammonite* (2009).

Pierre Vadeboncœur EN QUELQUES TRAITS

Lux, Montréal, 2014, 172 p. ; 19,95 \$

Chacun des 35 portraits dessinés au fil des années, entre 1942 et 2009, par Pierre Vadeboncœur, est d'une brièveté qui laisse sur sa faim. La publication de ces textes, regroupés dans un recueil intitulé on ne peut plus exactement *En quelques traits* par Lux éditeur, ne répond à mon avis à aucune nécessité. De quelque manière qu'on les considère, ils nous apprennent peu sur les apports positifs ou négatifs des personnalités évoquées et par ricochet sur l'histoire du Québec qu'elles ont pourtant contribué à faire dans les domaines de l'art, de la politique, du syndicalisme.

Ayant connu et même fréquenté un très grand nombre des personnes présentées dans ce recueil et rencontré au moins une fois d'aussi anciens personnages que Maurice Duplessis et Lionel Groulx, j'ai pu apprécier à sa pleine valeur la justesse et l'acuité de la perception de Vadeboncœur du caractère constitutif de chaque personnalité dépeinte et comprendre en quoi ce caractère explique que ces hommes aient joué un rôle important dans notre société. Je me suis néanmoins demandé ce

qu'il peut en être pour des jeunes qui ne les connaissent ni d'Ève ni d'Adam, alors qu'aucune mise en contexte de leurs faits et gestes ne permet d'en saisir la nature précise et leurs résultats. Au mieux, certains, déjà intéressés par l'histoire de notre peuple, éprouveront la curiosité suffisante qui les poussera à vouloir en savoir davantage.

Cela dit, ces portraits demeurent du Vadeboncœur : un regard, un style, un souffle. Une générosité, une ironie. Une intelligence, un savoir. Une lucidité, une profondeur. Une culture.

Comme l'ensemble de l'œuvre, ils sont d'une écriture à la fois solide et fine, inusable, comme on dit d'une bonne étoffe. Leur lecture procure un plaisir, parfois franc, parfois subtil.

Les plus sarcastiques sont ceux des ennemis politiques de Vadeboncœur, notamment celui de Marc Lalonde, où est montrée avec férocité la bêtise inouïe du serviteur des basses œuvres de Pierre Elliott Trudeau.

Ceux des syndicalistes Gérard Picard et Marcel Pepin comptent parmi les plus instructifs. Nous découvrons des figures moins flamboyantes que les Michel Chartrand et